

# Le bigame truffier

© Elan Sud - 2009

Dépôt légal décembre 2009

ISBN: 978-2-911137-16-7

Composition **Elan Sud**

Photos: tous droits réservés

1<sup>re</sup> de couverture: © *Dominique LIN*

4<sup>e</sup> de couverture: © *Luc DELESTRE*

*Luc* DELESTRE

# Le bigame truffier

*Roman*

*Collection Terroir*

***Elan Sud***



## I

Comment et pourquoi monsieur Eliott est-il arrivé à Monroque ? Personne ne le sait vraiment. À dire vrai, chacun a son idée : madame Ramier, qui tient le bureau de tabac, a autant d'explications que de clients. Mais toutes sont concordantes : ce n'est pas un hasard.

Pourtant, moi, je sais qu'il est arrivé là par hasard et, s'il a fait une halte à Monroque, c'est parce que la lumière de fin d'été était belle et dorée, et que la place était ombragée, parce que la fontaine était moussue et que l'eau débordait de la bassine, parce que la boulangère lui a souri et parce que le patron était dans un bon jour pour lui servir une pression sur la terrasse sans trop récriminer. Voilà pourquoi il s'est arrêté. C'est aussi simple !

Le fait est qu'un jour de début septembre, on l'a vu arriver au volant d'une voiture de location. C'était un samedi ou un dimanche. Mais quelle importance que ce soit un jour de la semaine ou un autre ! Moi, je l'ai suivi du regard et je l'ai vu flâner sur la place, rendre son sourire à la boulangère, tâter l'eau de la fontaine et s'en humecter les tempes et les joues pour se rafraîchir. Puis, il

s'est assis à la terrasse pour lire ses journaux. Il a bu une bière avant de commander son repas. De la daube ou quelque chose comme ça. Un plat d'hiver alors qu'il faisait encore bien chaud. Il faut dire que les plats du jour s'ordonnent d'une façon immuable dans le café-restaurant de Monroque. C'est immuable comme les jours de la semaine. Jacques, le patron, a des menus standards pour chaque jour et refuse même de parler d'un quelconque changement. C'est un sujet qui fâche et qu'il ne faut pas aborder. Ce jour-là, c'était la daube – donc un samedi – et tout le monde était dehors. Les boulistes jouaient en bras de chemise et les derniers chasseurs revenaient dégoulinants de sueur de leurs escapades dans les collines.

Moi, je paressais à l'ombre des platanes. La battue dans la combe noire n'avait rien donné ce matin-là, et ce ne sont pas les quelques malheureux faisans d'élevage lâchés la veille qui avaient réveillé mon instinct de chasseur. Les pauvres volatiles savaient à peine voler et retombaient lourdement sur le sol quand un coup de botte malencontreux les dérangeait dans leur sieste d'obèses. La pétarade qui s'en suivait m'avait fait renoncer à rechercher dans les touffes de genêts cette boule de plomb recouverte de quelques plumes de couleur. Chaque malheureux faisan était fusillé au moins quatre fois avant d'être déclaré mort. Mais toutes ces gesticulations et toutes ces pétarades faisaient l'objet d'abondants commentaires

quand les tartarins du village entamaient le quatrième pastis de la matinée.

Ce jour-là, il y avait Jacques qu'on ne comprend pas tellement son débit de parole est rapide. Les mots sortent de sa bouche comme les plombs de son fusil. Toujours revêtu d'un long tablier bleu, le tenancier fait également office de «grand veneur» de ce village oublié des monts de Vaucluse. C'est un titre un peu pompeux quand on sait que la fonction consiste essentiellement à coller les vignettes sur les cartes des membres de la fédération communale de chasse. Le personnage est natif de Marseille et ne rate aucune occasion de le clamer et de le proclamer. À l'écouter, sa naissance lui donnerait un droit naturel et sacré de décider de certaines affaires et notamment de savoir où, comment et à quelle heure on va lâcher dans les vignes les perdreaux d'élevage achetés la veille.

Il y avait également Raymond dit La Fouine qui passe sa vie dans les collines. Le petit bonhomme contrefait et claudiquant est décrié par une bonne moitié du village ; il est un peu braconnier, voleur de poules et surtout de truffes qu'il trouve çà et là dans les bois, les chemins et peut-être aussi dans les truffières des autres. C'est pour ça que le village se méfie de lui, de ses doigts crochus, de son œil torve enfoncé sous son béret. Dès le mois de septembre, il se lève aux aurores pour réapparaître vers onze heures au café. Il sent alors le gibier, le bois, les champignons ou les truffes selon la saison.

C'est lui qui s'est adressé à M. Eliott pour la première fois. Ils ont parlé de choses et d'autres, de la chasse bien sûr et de football peut-être. M. Eliott lui a offert une bière ou un pastis, je ne m'en souviens plus. Vers le milieu de l'après-midi, les deux hommes se sont approchés des boulistes pour admirer la finale. Et c'est tout naturellement La Fouine qui a indiqué de la main la maison d'hôtes : celle d'Yvette.

«Allez-y en confiance, c'est une bonne maison, tout le village vous le dira» dit-il de sa voix éraillée en *tournevissant* son béret sur son front luisant de sueur.

S'il avait su, La Fouine ne se serait pas montré si affable. Mais comment aurait-il pu deviner ?

Moi, j'ai suivi M. Eliott chez Yvette où j'avais déjà mes habitudes. L'homme a traversé la place à longues enjambées et c'est comme ça que nous avons fait connaissance lui et moi. Il a attrapé un sac dans sa voiture et a marché jusqu'à la grille qui clôt le jardin de la maison d'hôtes au coin de la place. J'étais à ses côtés quand il a tiré la chaîne de la cloche fêlée qui retentit sous la glycine de la terrasse.

Moi, je ne suis rien. En disant cela, j'ai conscience de mes propos et des lignes que le lecteur a sous les yeux. Bien sûr, j'existe : je respire, je marche, je cours et je mange, mais dans le village, je fais partie du décor et personne ne s'intéresse vraiment à moi. Sauf M. Eliott qui, dès les premières minutes, m'a témoigné de l'attention puis, de proche en proche, un peu

d'affection. Du moins, c'est ce que je crois. Dans cette affaire, j'ai été le témoin et c'est en cette qualité qu'il faut que je rapporte un peu de la vérité.

J'aime bien la maison d'Yvette. C'est une grande bâtisse carrée, à deux étages, sans prétention. Vous savez, ce genre de bâtiment aux proportions bien établies qui réjouissent l'œil. L'architecte du parc national a expliqué doctement qu'elle a été construite en conformité avec la règle du partage en extrême et moyenne raison : la divine proportion\* ou encore le nombre d'or. Et il est vrai que cette maison de maître a juste ce qu'il faut de hauteur, de profondeur et de largeur. Son toit, qui vient d'être refait, est posé comme il faut. Les volets de bois à la provençale s'ouvrent sur des ouvertures qui sont ni trop grandes ni trop petites. Derrière, vers le sud, le long de la place en allant en direction du monument aux morts, il y a une cour agrémentée d'un puits qui donne de l'eau fraîche et un verger planté d'amandiers et d'abricotiers. En été, Yvette y passe la soirée à l'ombre de la treille en compagnie de Monique, la pharmacienne. Parfois, je les entends quand l'une ou l'autre referme la petite grille rouillée qui sépare le verger de la cour pavée de galets. C'est un bruit familier, rassurant. Un bruit d'éternité.

---

\* *L'harmonie parfaite, ou le nombre d'or, s'exprime également par  $\varphi$  (phi), en référence à l'architecte Phidias qui construisit l'Acropole.*

M. Eliott a pris rapidement des habitudes à Monroque et dans cette maison. Lui, dans la chambre d'hôtes au premier étage, et Yvette, dans l'appartement du bas. Au début, il avait annoncé qu'il souhaitait séjourner quelques jours au village. Il employait ses journées à courir dans les collines en ma compagnie. Sans rien, sans but, un vague sac sur le dos, il courait les monts de Vaucluse avec ses chaussures de marche et son sac garni de quelques pommes. Pendant plusieurs semaines, nous avons arpenté les cluses et les cols, nous avons suivi le cours sec des ruisseaux et remonté les vallées. Le soir, nous revenions, et il s'installait au café où il prenait tous ses repas en conversant avec les uns et les autres. Un matin il a disparu pendant quelques jours avant de revenir avec une voiture neuve qu'il avait achetée à Carpentras ou en Avignon.

Je m'entendais bien avec M. Eliott. Il passait le matin me chercher et après une halte au café, nous allions nous balader ensemble ; au début, il marchait à longues enjambées, perdu dans ses pensées. Il avait des choses à évacuer qu'il suait à grosses gouttes dans les collines sous ce chaud soleil d'automne. Au cours des semaines suivantes, j'ai noté qu'il ralentissait son allure. Il avait recouvré une démarche élastique et bien cadencée comme si son pas s'était mis en harmonie avec une âme apaisée. La nature : le remède de l'âme. Très régulièrement il s'arrêtait pour regarder autour de lui et plissait des yeux pour contempler l'horizon. Son regard allait

tour à tour de la carte au paysage et ses yeux fouillaient les recoins des montagnes. En quelques semaines, il se mit à connaître la région d'une façon stupéfiante ; il en apprit les détours, les recoins et n'avait plus besoin ni de la carte ni de moi pour le ramener au village et à la maison d'hôtes.

Que faisait M. Eliott avec ses cinquante ans bien conservés, sa taille élancée, ses tempes argentées et son sourire avenant ? Son français était parfait bien que teinté d'un léger accent britannique. Pourtant, Jacques affirmait avec force qu'il était irlandais. Un jour, Yvette avait glissé un regard dans la penderie ; elle y avait vu des vestes de tweed anglais, des pulls en cachemire : bref, toute la panoplie du parfait BCBG. Parfois, M. Eliott disparaissait quelques jours ou une semaine. Il laissait alors ses affaires dans sa chambre, partait en voiture et réapparaissait quelques jours plus tard. À son retour, il s'enfermait dans sa chambre ou au café et travaillait sur son ordinateur. Le fils du Jégu a dit qu'il l'avait entendu parler en arabe dans son téléphone portable. En tout cas, au café-restaurant, il lisait les journaux anglais et ça, tout le monde avait pu le voir ! Le patron, derrière le zinc, debout sur son estrade, le confirme d'un hochement de tête en astiquant le percolateur. Madame Ramier, elle aussi, peut le confirmer puisqu'au bureau de tabac, elle faisait venir des journaux anglais et américains rien que pour lui.

Au début, il prit ses habitudes au café-restaurant où le patron sert des repas ouvriers. On y mange des soupes de légumes, des daubes et des côtelettes, du sanglier en sauce, des potées, des pâtés de grive, des terrines de lapin ou du pot-au-feu ; enfin une cuisine qui tient au ventre, à la fois simple et délicieuse. On y mange à grandes lampées, avec de larges tranches de pain pour torcher convenablement son assiette de la sauce bien épaisse, puis on se rince la bouche avec du vin du Luberon ou du Ventoux que le patron dépose d'autorité sur chacune des tables. Dans son carafon, il est d'une robe rouge impériale et sombre, il glisse alors sur les parois des verres et dégage une odeur de silex un peu amère. Une fois en bouche, il est âpre et raide ce vin ; il râpe la langue et laisse un goût de pierre et de gravier. Il vous invite alors à emboucher une nouvelle portion de daube ou de terrine avant de rincer le gosier d'une nouvelle goulée d'AOC qui est à l'image des vignes qui poussent sur la terre rouge et caillouteuse. Le vin, le patron l'apporte par carafes entières qu'il a mises à rafraîchir dans sa cave profonde, creusée dans le rocher sous la maison. En été, quand on remonte les carafons dans le porte-bouteilles, la buée les recouvre instantanément et des gouttes d'eau perlent sur les tables de la terrasse. Dans la salle du café-restaurant, ça sent le feu de bois, le café, le vieux tabac froid et l'odeur aigre des chasseurs à leur retour des collines ; ils se calent alors devant les tables couvertes de nappe en

papier et ils racontent des histoires de chasseurs. M. Eliott prit ses aises ; il lisait les journaux en déjeunant puis discutait avec les uns et les autres de tout, mais surtout de ce coin perdu entre la vallée d'Apt, les plateaux du Ventoux et les monts de Vaucluse, à la limite des Alpes de Haute Provence. Il voulait tout savoir. Où ? À quelle époque ? Et les champignons ? Et les grives ? Et la chasse ? Et le petit pont romain ? Son esprit enregistrait toute la topographie quand les chasseurs lui décrivaient l'endroit où passent les sangliers, les renards et les belettes. Plus d'une fois, il avait intrigué, puis stupéfié les chasseurs par sa connaissance rapide de la région ; il était capable de décrire le moindre raccourci, le plus petit chemin de chasseur enfoui au creux d'une pinède. Il pouvait rester des heures devant les cartes détaillées de la région qu'il semblait apprendre par cœur.

L'homme avait besoin de quiétude et l'extrême politesse dont il faisait preuve lui assurait une tranquillité distante même si, avec Yvette, les relations se réchauffaient.

Un jour d'octobre, il l'aperçut en train de fendre du bois et le remiser pour l'hiver. Du haut de sa fenêtre ouverte, au premier étage, monsieur Eliott avait lancé :

« Attendez-moi... Je descends. »

Il ôta sa veste avant de s'attaquer au tas de bois que Gérard, de la ferme des Lisettes, avait livré et empilé devant le mur du jardin. Des barres de

bois d'acacia d'un mètre cinquante de long qu'il entreprit de scier, puis de fendre. Ses gestes lents et précis dénotaient une certaine habitude. Il savait mesurer ses mouvements et son effort. Sa hache tombait avec sûreté et fendait le bois avec précision. Les morceaux d'acacia tombaient en cadence de part et d'autre du billot. Les barres se réduisaient régulièrement sous la morsure de la scie et le tas de bois fendu montait devant la terrasse. Cela lui prit deux jours entiers. Le bonhomme était également un habitué des travaux ruraux...

Il refusa énergiquement de prendre la tronçonneuse rouge, préférant la bonne vieille scie à bras et la hache. L'acacia est un bois que personne n'aime. C'est un bois lourd, épineux et qui pète dans la cheminée en propulsant ses escarbilles. Pourtant, c'est un bois dont le grain jaune est dense et franc sous la lame de la scie. Quand on le fend, c'est un bonheur que de voir les bûches s'ouvrir comme un fruit mûr sous le tranchant de la hache.

Le deuxième jour, Monique et Yvette lui intimèrent l'ordre d'arrêter. Monsieur Eliott était torse nu et dégoulinait de sueur. Il me souriait et des rides en pattes d'oie plissaient ses yeux de plaisir. Du plaisir encore quand il ramassait une bûche fendue et en respirait le parfum tout juste libéré de son écorce. Moi, j'admirais la sûreté du geste quand il faisait virer la hache par-dessus son épaule avant de la basculer d'un mouvement ample et puissant sur le billot. Même le bruit sec

et tranchant était doux à l'oreille. Troublée par l'odeur de cet homme au torse ruisselant, Yvette n'avait pu s'empêcher de lui éponger le dos et la poitrine à l'aide d'un linge. Puis, elle était repartie, un peu gênée et, secrètement, elle avait respiré l'odeur piquante de la sueur prisonnière du tissu éponge.

Le troisième jour, le bois était fendu et rangé à l'abri dans le bûcher. Il terminerait de sécher sous l'effet du mistral qui s'engouffre entre la maison et l'appentis. Ce soir-là, M. Eliott et les deux femmes dînèrent ensemble chez Monique et je crois qu'ils riaient à gorge déployée. Ils riaient. Non, elles riaient, devrais-je dire; elles riaient encore quand M. Eliott est monté sur sa chaise alors qu'il mimait son combat homérique contre quelque voyou rencontré du côté de Barbès. Il gesticulait sur sa chaise à la façon des mousquetaires du roi se battant contre des brigands et ponctuait ses faux coups de rapière de *Mordiou de corne cul!*

Il me revient maintenant que M. Eliott m'expliquait doctement: «Les femmes... Il faut les faire rire... Voilà le secret!» En disant cela, il me regardait en souriant et me gratifia d'une bourrade amicale qui me fit vaciller vers les buissons de romarin du sentier.

À son retour de la pharmacie, à la nuit tombée, Yvette riait encore en traversant avec M. Eliott la place du village. Que racontait-il pour faire rire Yvette? Je l'ignore. Ils ne m'ont même pas remarqué quand je les ai quittés près du monument aux morts. L'obscurité de la nuit sans doute. Et

puis ils étaient trop occupés aux jeux de la séduction pour me souhaiter le bonsoir.

Il faut dire qu'à Monroque, personne ne prête vraiment attention à moi. Je fais partie du village comme le cèdre qui jouxte la mairie ou comme le facteur qui passe tous les matins. Ma présence passe inaperçue et je suis toléré partout. Ma gentillesse, ou plutôt mon innocence, m'autorise l'accès à tous les lieux du village. Seule exception, l'église dont l'entrée m'est dorénavant refusée par le nouveau curé. Le bougre m'en a interdit l'accès depuis peu. Mais je connaissais le chœur en cul de four et les voûtes romanes bien avant lui. À la réflexion, cette interdiction me pèse, car j'aime perdre mon regard dans les tympans et les voussures. Par-dessus tout, j'aime respirer l'odeur de cire, d'encens et de renfermé de l'église. Cette odeur est celle des générations précédentes. J'attendrai le prochain curé pour m'aventurer à nouveau sous la voûte romane faite de pierres dorées que la ferveur des prières et les flammes des bougies ont culottées.

Il me reste cependant le clocher surmonté de son campanile de fer rouillé que je puis contempler à loisir depuis chez moi. Je guette le vent qui tourne en faisant grincer la girouette. Cela, le jeune curé ne peut me l'interdire. Tout préoccupé qu'il est de son ministère et de ses réunions, il n'a pas vu l'essentiel : la gargouille grimaçante en forme de chimère qui couve les habitants de Monroque de son regard d'aveugle. Cette chimère me ressemble un peu : elle voit tout, elle sait tout, mais ne dit rien.

## *Du même éditeur*

### **Collection Mémoires**

978-2-911137-07-5: «Évariste Galois» - *Bruno* ALBERRO

978-2-911137-08-2: «Lettres du Front» - *Émile* SAUVAGE

### **Collection Terroir**

978-2-911137-02-0: «Les Oliviers de la Parisienne» - *André* RAOUX GRANIER

978-2-911137-06-8: «L'Enfant du Luberon» - *André* RAOUX GRANIER

978-2-911137-12-9: «La Grande Borie» - *Dominique* LIN

### **Collection Elan Sud'Aventure**

978-2-911137-03-7: «Toca Leòn!» - *Dominique* LIN

978-2-911137-04-4: «De l'autre côté» - *Bruno* ALBERRO

### **Collection Regards**

978-2-911137-05-1: «Humanum est...» - *Philippe* HUBERT

### **Hors collection**

978-2-911137-11-2: «La Dernière Nuit» - *Jean-Marc* BONNEL

978-2-911137-10-5: «La Sentinelle» - *Maurice* LÉVÊQUE

978-2-911137-14-3: «Fragments rouges» - *Bruno* ALBERRO

978-2-911137-15-0: «Le monde après la pluie» - *Fabien* HERTIER

### **Prix Première Chance à l'Écriture**

978-2-911137-09-9: «Voix pour moi» - *Alicia* FERTIG - 2008

978-2-911137-13-6: «En lisant Mona» - *Élise* BLOT - 2009

## **Éditions Elan Sud**

233 rue des Phocéens - 84100 Orange

<http://www.elansud.fr>

<http://elansueditions.over-blog.org/>

Composition : **Elan Sud**

Impression : Quercy - 46090 Mercuès, France

N° d'impression :

Dépôt légal : décembre 2009

ISBN : 978-2-911137-16-7

